Document généré le 1 juin 2025 17:16

Ciné-Bulles

Ces fantômes dans la machine
Blade Runner 2049 de Denis Villeneuve

Jean-Philippe Gravel

Volume 36, numéro 1, hiver 2018

URI : https://id.erudit.org/iderudit/87050ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (2018). Compte rendu de [Ces fantômes dans la machine / *Blade Runner 2049* de Denis Villeneuve]. *Ciné-Bulles*, *36*(1), 32–37.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Ces fantômes dans la machine

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Il y a un moment dans **Blade Runner 2049**, où une révélation est faite, qui tombe dramatiquement à plat. Il s'agit de celui où l'androïde K (Ryan Gosling) confirme à sa supérieure, la lieutenante Joshi (Robin Wright, l'épouse et candidate présidentielle de *House of Cards*), l'un des rares sinon le seul personnage à représenter l'autorité humaine dans le film, que les ossements qu'il a découverts à la suite d'une mission proviennent d'un ancien modèle d'androïde qui serait mort en accouchant par césarienne. « This could break the world! » s'exclame alors la lieutenante, comme si le fait qu'une androïde ait pu procréer compromettait l'avenir de l'espèce humaine. Mais cette nouvelle et ses implications laissent froid, tant la présence humaine dans l'univers futuriste du film n'est illustrée que par des figurants et quelques seconds rôles plus ou moins dessinés. En l'an 2049, l'humanité semble avoir à ce point décampé dans des colonies de l'espace que l'on se demande si ce qu'il en reste à protéger sur terre contre des androïdes renégats en mérite l'effort.

Le texte en ouverture récapitule les événements survenus au cours des 30 années qui séparent le récit du **Blade Runner** de Denis Villeneuve de celui de Ridley Scott (sorti en 1982 et dont l'action se déroule en 2019). Nous apprenons de nouveau qu'une grande guerre a eu lieu, cette fois entre les androïdes Nexus 6 (appelés aussi *replicants*) et les humains, entraînant la faillite de la Tyrell Corp., fabricante des machines rebelles. Après avoir racheté les parts de la Tyrell, la Wallace Corp. est parvenue à créer un modèle d'androïde plus docile, les Nexus 8, dont l'espérance de vie ne se limite plus à quatre ans et à qui il est parfois confié la tâche de pourchasser et de « mettre hors service » les androïdes renégats des modèles précédents qui se cachent encore sur terre. La première image est de nouveau celle d'un œil qui s'ouvre en gros plan sur un paysage de quasi-fin du monde, donnant au spectateur l'étrange impression d'être jeté dans cet univers comme le serait un androïde qui, fraîchement sorti de la chaîne d'assemblage, le découvrirait de ses yeux pour la première fois.

L'univers créé dans **Blade Runner 2049** a peu à envier à celui de Ridley Scott en splendeur visuelle et en imagination. Quelques repères familiers y sont : les publicités géantes, les gratte-ciel pyramidaux de la Tyrell qui dominent l'espace urbain, l'alternance surréelle d'intérieurs aseptisés et d'espaces en décrépitude, un quartier des plaisirs agité et interlope, les voitures volantes, etc. Mais en sortant de la ville, rien ne nous prépare ni ne laisse prévoir ces étendues de terre de culture transgénique, ce dépotoir immense où se trouve un orphelinat doublé d'un atelier clandestin, ou cette Las Vegas abandonnée, avec ses statues de femmes géantes et ses casinos déserts. **Blade Runner 2049** ne parvient pas seulement à nous faire croire à un monde, peu avare en visions, il nous fait croire aussi au monde qui l'a précédé et dont il donne aujourd'hui une image détruite et comme rongée par l'extinction et l'oubli.

Blade Runner 2049 posera de nouveau la question : *Les Androïdes rêvent-ils de moutons électriques?* qui intitulait le roman de Philip K. Dick par lequel tout a commencé (et qui fêtera ses 50 ans en 2018). Le film s'en préoccupe plus que jamais, faisant d'un *blade runner* androïde, K, son héros principal, en quête de ses origines, comme si le film nous invitait, à travers sa quête, à assister aux manifestations de la conscience individuelle, peut-être même de l'âme, en train de naître dans l'esprit des robots. Ce sujet, toutefois, a toujours travaillé le roman comme ses deux avatars cinématographiques : quand l'individu est confronté à un double qui imite presque à la perfection la conscience et le comportement humains, en quoi serait-il différent de lui, un « faux »? Certes, les règles du jeu chargent les androïdes de handicaps bien connus des lecteurs du roman comme des amateurs du premier film : les androïdes sont incapables d'avoir des sentiments et un test (le Voight-Kampff) permet aux *blade runners* de détecter cette absence de réponse émotionnelle en leur posant des questions telles que : « Dites-moi le premier souvenir que vous vous rappelez au sujet de votre mère? »

Ryan Gosling dans **Blade Runner 2049**
Photo : Stephen Vaughan / Alcon Entertainment, Warner Bros. and Sony Pictures

Chargé d'exterminer 6 androïdes au cours d'une mission de 24 heures, le détective (doublé d'un chasseur de primes) Deckard sent toutefois (dans le livre) sa volonté de prédateur d'androïdes chanceler et son empathie interpellée par la lutte acharnée que mènent ses victimes pour survivre. Il se passe même la réflexion que sa femme, dépressive, paraît moins humaine qu'eux. Il faut dire que Philip K. Dick rédige et publie *Les Androïdes*... en une période où la ségrégation raciale et la revendication des droits des minorités le plongent dans un climat politique explosif. Baignant dans la contreculture, il s'inquiète aussi de la précarité des marginaux et autres laissés-pour-compte que la société traite comme des indésirables. À l'origine, les androïdes Nexus imaginés par Philip K. Dick quittent les colonies et se cachent sur terre au péril de leur vie dans l'espoir d'y trouver une existence anonyme qui les fera échapper aux indignités de la condition d'esclaves pour laquelle ils ont été conçus. Ce qu'ils comportent d'étincelle d'humanité commence par ce désir d'indépendance et Dick pose à sa manière une foule de questions sur la réalité que présentent nos sens et sur nos soi-disant prérogatives d'êtres humains sains d'esprit vivant dans un univers commun : la différence entre un être humain et un androïde est-elle plus grande que celle qui oppose l'individu « normal » au sociopathe et au schizophrène (en défaut d'empathie eux aussi) ou au drogué? Et de quel droit prétendre que leur réalité perçue serait moins réelle que la nôtre?

Pour l'anecdote (incroyable, mais vraie), le **Blade Runner** de Ridley Scott est la première adaptation d'un récit de Dick au grand écran. Ironie du sort, l'écrivain ne vivra pas assez longtemps pour voir le film complété ni son nom faire naître l'épithète de « fiction dickienne » par un nombre croissant de films qui s'inspireront de lui (**Open Your Eyes** et **Vanilla Sky**, **The Truman Show**, **eXistenZ**, **Waking Life**) ou l'adapteront (**Total Recall**, **Minority Report**, **A Scanner Darkly** ou la série produite par Amazon, *The Man in the High Castle*). Récits où il est fréquent que la « réalité » se révèle un trompe-l'œil qui se fissure et ébranle jusqu'aux notions les plus admises sur la nature et la réalité de la conscience, de la mémoire et du monde que nous percevons : histoires de doubles et de labyrinthes de faux souvenirs greffés à même la conscience, de réalités factices qui se révèlent des rêves auxquels il manque parfois une porte de sortie, où le chasseur peut s'avérer lui-même la proie qu'il poursuit. Ce que les films retiennent moins de ces propositions étourdissantes est la bonne dose de réalisme psychologique avec laquelle Philip K. Dick les traite, ses protagonistes y restant souvent aux prises — quels que soient les phénomènes auxquels ils assistent — avec les tracas quotidiens des factures à payer, des jobs humiliants, de la technologie défectueuse et des problèmes de couple, en véritables arrière-arrière-arrière-petits-enfants des personnages de John Cassavetes. Ce ton où le prosaïque se mêle à l'étrange, Dick disait l'avoir reconnu dans **The Man**

Photo : Stephen Vaughan / Alcon Entertainment, Warner Bros. and Sony Pictures

Who Fell to Earth de Nicholas Roeg (1976), film où un être arrivé sur terre (David Bowie) pour ravitailler en eau sa lointaine planète, sombrait dans une apathie induite par la télévision et l'alcool au point d'en oublier sa mission. Mais le **Blade Runner** de 1982 est aussi un cas d'école de la manière dont le cinéma et les auteurs usent des propositions de Dick comme des tremplins pour composer leurs propres variations autour de quelques thèmes porteurs...

Et c'est ainsi que le **Blade Runner** de Ridley Scott paraît comme une sorte de néo-film noir étrangement glacé, qui fera dire à Pauline Kael à l'époque (juillet 1982) que ses créateurs auraient pu investir dans la composition d'Harrison Ford un peu du soin maniaque qu'ils ont mis dans ses décors impressionnants. Il est vrai que, flanqué alors d'une narration en voix *off* exigée par les producteurs paniqués de ne rien comprendre au film, les parties entourant Deckard et sa mission sont une série de figures imposées : le détective taciturne isolé de ses pairs, le commissaire corrompu, la femme fatale et l'atmosphère de nuit permanente; c'est le monde qui s'agite autour de Deckard qui est d'abord intéressant. Mais c'est en suivant ses proies que **Blade Runner** prend vie et bouscule les repères, laissant de côté l'enquête pour plonger dans le mythe. Car les *replicants* de Ridley Scott ne reviennent pas sur terre simplement pour se cacher. Menés par Roy Baty (Rutger Hauer), ils y retournent pour rencontrer nul autre que leur créateur afin qu'il répare ce qu'il leur a fait, qu'il parachève son œuvre en la guérissant de cette obsolescence programmée qui a limité à quatre ans leur durée de vie. « I want more life! » exige le fils prodigue à son créateur. On connaît la suite. **Blade Runner** tire l'intensité de son expérience émotionnelle du thème de la mort qui le traverse de part en part, opposant d'un côté une besogneuse espèce humaine dont la négligence a finalement engagé sa planète d'origine sur le chemin de l'appauvrissement, de la pollution et de l'extinction des espèces et, de l'autre, des créatures technologiques révoltées par leur condition de mortels qu'ils combattent jusqu'à leurs dernières forces : porteurs du flambeau d'une volonté de vivre qui les fait paraître plus humains que les originaux...

Les versions subséquentes de **Blade Runner**, à compter de la « director's cut » (qui n'en est pas une) de 1992 jusqu'à l'édition définitive de 2007, pourraient être un témoignage de la difficulté de certaines idées de Dick à s'imposer, dont le doute que Deckard soit un androïde qui s'ignore. Expurgées de la narration en voix *off* et du *happy end* ajoutés en post-production (où Deckard s'enfuit dans la nature avec l'androïde Rachel), ces éditions se marquent d'abord de cette image d'une licorne qui traverse la rêverie d'un Deckard déprimé seul chez lui... Que celui-ci découvre à la fin, avant de prendre la fuite, la licorne en origami qu'a laissé chez lui le

blade runner Gaff (Edward James Olmos) révèle soudain que les rêves de Deckard sont connus et qu'il s'agit donc d'un androïde.

Photo : Stephen Vaughan

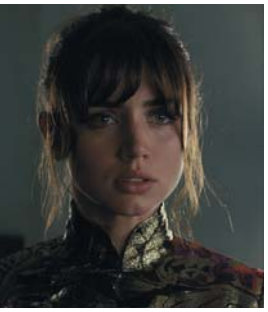

Photo : Stephen Vaughan

Les personnages féminins de **Blade Runner 2049** : le lieutenant Joshi (Robin Wright), la compagne holographique Joi (Ana De Armas), l'androïde Luv (Sylvia Hoeks) et l'agente double Mariette (Mackenzie Davis) — Crédits : Alcon Entertainment, Warner Bros. and Sony Pictures

En rétrospective, tout **Blade Runner 2049** paraît émerger de cette image de licorne soudain réapparue quelque part en 1992 qui bouleverse les lectures du film : auparavant, il semblait entendu que Deckard soit humain, le thème de la zone trouble séparant l'homme de l'androïde portant surtout sur la volonté de survie des *replicants* et la possibilité que puisse éclore une histoire d'amour entre un humain et un robot; que le robot puisse inspirer chez l'humain de vrais sentiments. Or, l'arrivée de la licorne réinvestit en le rétrogradant le thème du rapport entre l'humain et son double, le déplaçant vers la question de la capacité des androïdes à s'aimer entre eux. Décidément, les modèles de Nexus se perfectionnent avec le temps... Au point que la présence humaine est à peine un faire-valoir dans **Blade Runner 2049**, un détail comparativement aux manifestations de la conscience naissante dans l'esprit de son héros, K, en pleine crise identitaire, qui sont les véritables fils directeurs du film.

« Je vais vous en parler de ma mère! », disait l'androïde Leon avant de liquider son interrogateur du début de **Blade Runner**. À quoi renvoie, dans **Blade Runner 2049**, le reproche qu'un androïde renégat adresse à K venu l'abattre : « Tu n'as jamais assisté à un miracle! » C'est que depuis au moins le mythe de Frankenstein de Mary Shelley, une mise en garde se fait entendre que le vivant qui ne serait pas né d'une mère serait un monstre, un être incomplet; le miracle serait qu'il puisse engendrer et être engendré et, pour revenir au début de ce texte, la découverte qui met en branle tout **Blade Runner 2049** émane exactement de là. Le spectateur perspicace devinera d'ailleurs assez vite de quoi il en retourne et que l'histoire le renverra tôt ou tard auprès de Deckard et de Rachel (ou plutôt son fantôme), portés disparus depuis la fin du premier film. Sitôt la nouvelle apprise, le lieutenant Joshi confie à K la mission de retrouver l'« enfant » et de l'éliminer avant que les androïdes renégats le perçoivent comme la preuve que l'androïde est égal aux humains; argument auquel même K est sensible par son malaise de devoir pour la première fois mettre hors service quelque chose qui soit né, preuve que ladite chose serait dotée d'une âme...

Il est étonnant de voir combien Denis Villeneuve nage dans son élément avec cette histoire d'enquête menée à contre-courant de l'oubli; oubli véritable et collectif puisque durant la guerre qui aurait eu lieu quelque 30 ans plus tôt, s'est produit ce que l'on y appelle le « blackout », un effacement de presque toutes les archives numériques de cette postcivilisation, qui n'a laissé à la disposition de K que quelques fragments incertains pour retrouver la trace des derniers androïdes créés par la Tyrell Corp. : fragments assez lacunaires pour que K finisse par se demander si l'enfant disparu ne serait pas lui... Dans ce motif de l'oubli apporté par les guerres et des victimes que l'on contraint à se couper de leurs racines, dans ce récit d'enquête qui consiste à exhumer péniblement le passé, une histoire oubliée qui ramènera le sujet de son exil intérieur vers son identité recouvrée — et réconciliée — en reconstituant les filiations, **Blade Runner 2049** paraît autant une suite et un *remake* du **Blade Runner** de Ridley Scott qu'une reprise d'**Incendies**, adaptation de la pièce de Wajdi Mouawad qui valurent à Villeneuve une première nomination à l'Oscar et au César du meilleur film étranger en 2011.

En cours de route, le film vient avec autant de bonnes idées que de problèmes et d'incongruités. À l'opposé de la supérieure de K, Joshi, qui veut l'élimination de l'androïde qui serait né, se dresse Neander Wallace (Jared Leto), qui le convoite pour découvrir les secrets de la procréation entre androïdes, qui permettrait d'accroître la productivité de son entreprise. Celui-ci, présenté comme un illuminé aux yeux métalliques (serait-il un cyborg? un prophète fou et aveugle?), a pour bras droit une androïde, Luv (Sylvia Hoeks), qui peut apparemment tout faire et aller partout où elle veut, entrant dans les locaux de la police comme dans un moulin pour voler des archives précieuses ou obtenir de force un entretien avec Joshi qui finira mal. Un élément original, quoique sous-exploité du film, est que la Wallace Corp. semble entièrement dominer le marché des êtres biomécaniques et virtuels : ainsi K a-t-il pour compagne virtuelle une femme holographique, Joi (Juliette Allain), créée par la même entreprise que lui. On se demande ensuite comment K peut parvenir à mentir et garder privés certains secrets quand la Wallace Corp. comprend des archives et des données concernant les Nexus de la Tyrell Corp., bien qu'étant incapable d'accéder aux données ni de repérer les allées et venues de ses propres produits. Comme le disait Kael il y a 35 ans à propos de **Blade Runner**, un effort a été fait dans **Blade Runner 2049** afin de mettre en scène un monde immersif et saisissant qui n'est pas le même que celui de créer un récit et des personnages cohésifs.

La plupart de ceux-ci, en effet, gravitent autour de K pour relancer sa quête fondamentalement intérieure. Peut-être

Denis Villeneuve en compagnie des acteurs Ryan Gosling et Harrison Ford lors du tournage de **Blade Runner 2049**
Photo : Kata Vermes / Alcon Entertainment, Warner Bros. and Sony Pictures

s'agit-il d'un jeu vidéo existentiel? Le fait est que les situations à contraintes qui le confrontent le poussent de plus en plus à des choix qui dépassent les fonctions pour lesquelles il est programmé. Ses retrouvailles avec Deckard (Harrison Ford) éclaircissent ce pour quoi sa progéniture est aussi indétectable (livrant l'argument d'un antépisode si **Blade Runner** devenait une franchise). Des androïdes renégats apparaissent ensuite qui attendent l'enfant comme leur messie et pressent K de le leur ramener pour en faire le leader de leur prochaine guerre de libération, au moment où K, saisissant qu'il n'est pas ce descendant qu'il croyait être, comprend qu'il sait où le dénicher. Ne lui reste plus qu'à sauver Deckard de la capture de Wallace pour réunir clandestinement les survivants de cette famille inhabituelle...

« Qu'est-ce qui fait un humain? » Cette question qui résonne en **Blade Runner** depuis le roman de Dick trouve ici, au terme d'un film au parcours accidenté, riche d'idées qui ne réalisent pas toutes leurs promesses, une résolution étonnamment satisfaisante pour ce qui touche la psychologie de l'androïde et l'émergence de sa conscience. Cela aide sans doute, pour avoir quelque chose comme une âme, « d'être né », mais faute de ce privilège, **Blade Runner 2049** semble dire que, lorsqu'aux prises avec des dilemmes qui sont autant de contraintes, des conflits qui paraissent sans issues, la capacité de commettre un pas de côté, de concevoir une solution qui aille au-delà de ses allégeances programmées, n'est déjà pas une si mauvaise preuve du fait qu'il détienne une conscience. La possibilité, somme toute, de se faire le gardien d'un secret qui lui livre la clé de son autonomie de sujet affranchi de ses maîtres, quitte à ce qu'une fois sa mission accomplie, il ne lui reste plus qu'à s'éteindre sous la neige qui tombe ici comme s'abattait la pluie dans le **Blade Runner** de Ridley Scott ou, plus simplement, comme elle tombe au cours de n'importe quel hiver québécois, dont on sent que Denis Villeneuve a su retenir la poésie mélancolique malgré des années de productions internationales et de budgets de plus en plus colossaux. CB

États-Unis–Grande-Bretagne–Canada / 2017 / 164 min

Réal. Denis Villeneuve **Scén.** Hampton Fancher et Michael Green, d'après l'œuvre de Philip K. Dick **Image** Roger Deakins **Mus.** Benjamin Wallfisch et Hans Zimmer **Mont.** Joe Walker **Prod.** Broderick Johnson, Cynthia Sikes, Andrew A. Kosove et Bud Yorkin **Int.** Dave Bautista, Mackenzie Davis, Ana De Armas, Harrison Ford, Ryan Gosling, Carla Juri, Jared Leto, Robin Wright, Sylvia Hoeks, Lennie James, Edward James Olmos, Sean Young **Dist.** Warner Bros.